Juste/à peine et la construction de la frontière notionnelle

Juste/à peine: What Can These Adverbs Tell Us About the Notional Boundary?

Sylvie Mellet et Michèle Monte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1085>

DOI : 10.4000/praxematique.1085

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2009

Pagination : 33-56

ISBN : 16 x 24 cm, 290 p., ISSN : 0765-4944, ISBN : 978-2-84269-904-8

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sylvie Mellet et Michèle Monte, « *Juste/à peine* et la construction de la frontière notionnelle », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 53 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1085> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1085>

Sylvie Mellet & Michèle Monte

Laboratoire B.C.L. ; Université Nice Sophia-Antipolis ; C.N.R.S.

Laboratoire I.C.A.R. ; Université Lyon 2 ; E.N.S. Lyon ; C.N.R.S.

***Juste/à peine* et la construction de la frontière notionnelle**

Introduction

À travers l'étude des différents emplois de l'adverbe *juste*, nous voudrions ici, non seulement préciser le sens et le fonctionnement de cet adverbe pour tenter d'appréhender la valeur en langue qui autorise la multiplicité de ses effets de sens en discours — multiplicité qui ressemble parfois à la cohabitation des contraires —, mais aussi profiter de cette analyse pour mieux cerner le concept de frontière notionnelle¹ et en évaluer le rendement explicatif dans le cadre d'une linguistique énonciative qui s'attache à rendre compte des formes et emplois attestés en corpus. Chemin faisant, nous confronterons le fonctionnement de *juste* et celui d'*à peine* dans des contextes où ils semblent proches. Nous nous proposons ainsi de répondre à deux questions complémentaires : que nous apprennent les adverbes *juste* et *à peine* sur la construction de la frontière notionnelle et que nous apprend le concept de frontière sur le fonctionnement de ces deux adverbes ?

Nous nous intéressons donc aux emplois où *juste* précède et modalise un élément nominal, adjectival, verbal ou propositionnel. Les emplois où *juste*, postposé à un verbe, qualifie le procès exprimé par ce verbe comme étant conforme à la justice ou à une norme attendue (tels que *parler juste*, *raisonner juste*, *chanter juste*), tout en fournissant un horizon étymologique utile, ne seront pas étudiés précisément. Nous ne nous intéresserons pas non plus au statut fonctionnel

---

1. Voir pour une première présentation rapide l'introduction générale du numéro, § 2.3, p. 11.

exact de l'adverbe (de constituant, de phrase, d'énonciation¹), car nous chercherons à dégager les opérations énonciatives communes à ces divers emplois et à comprendre leur impact sur la construction de la référence.

Juste, dans ses emplois adverbiaux, apparaît au XVII^e siècle avec les deux sens de « exactement » et de « avec justesse ». La valeur dérivée de restriction apparaît d'abord dans le syntagme *tout juste* dont les premières attestations aux XVII^e et XVIII^e siècles réfèrent, elles aussi, à l'exactitude — comme le montre l'exemple [1] —, puis laissent rapidement émerger une possible nuance restrictive — comme l'attestent [2] et [3] :

[1] Vous pouvez croire que voilà la dernière fois que j'en parlerai, mais j'ai voulu vous dire la chose *tout juste* et tout naïvement comme elle s'est passée. (M^{me} de Sévigné, 1671)

[2] C'était alors une belle fortune ; maintenant ce n'est que ce qu'il faut *tout juste* pour ne pas mourir de faim. (Brillat-Savarin, 1825)

[3] Ce breuvage crayeux et sans fraîcheur, *tout juste* potable, n'a aucune vertu hygiénique. (Amiel, 1866)

On voit que dans le premier exemple, *tout juste* peut être glosé par « très exactement » et qu'il n'a pas encore de valeur restrictive, alors que dans les deux autres, la valeur de limite inférieure en deçà de laquelle il ne faudrait pas descendre, véhiculée par le contexte, se propage à l'adverbe. Cette valeur se répand avec les syntagmes *juste ce qu'il faut*, et *juste de quoi*, attestés pour la première fois le premier en 1810, le second en 1832. Toutefois, jusqu'au début du XIX^e siècle tous les emplois de *juste* postposé à un verbe expriment la précision ou la justesse et se rencontrent avec des verbes tels que *deviner*, *raisonner*, *croire*, *trouver*, *tomber*. La première apparition de *venir juste de* dans FRANTEXT est datée de 1872. Il faut attendre 1948 pour trouver « je vais *juste* faire un petit tour » et 1954 pour « je suis *juste* venu t'embrasser », emplois où *juste* se pragmatise en marqueur d'atténuation, anticipant dialogiquement sur la réaction qu'aurait pu avoir le co-énonciateur². Les romans de cette base de données présen-

1. Sur ce point nous renvoyons notamment à l'excellent article de Danielle LEEMAN 2004.

2. Nous parlons dans ce cas de pragmatisation car *juste* module non plus un élément de l'énoncé mais l'énonciation elle-même et ne peut plus faire l'objet d'un

tant les occurrences les plus nombreuses de *juste* atténuatif sont écrits après 1970 et souvent très empreints d'oralité. On distingue donc trois valeurs d'emploi de *juste* : exactitude, limitation et atténuation d'une requête. Cet article portera essentiellement sur le passage de la première à la deuxième valeur et s'appuiera sur des occurrences relevées soit dans FRANTEXT soit dans FACTIVA¹. Nous réservons à un travail ultérieur l'étude de la valeur atténuative, observable pour l'instant surtout à l'oral et dans des formes d'écrit imitant ou retranscrivant l'oral (dialogues romanesques, conférences).

I. Des modalisations apparemment contradictoires

Examinons d'abord les différents effets de sens de l'adverbe *juste* en contexte : nous les classons en deux grandes catégories en fonction du type de glose qu'ils semblent admettre. Outre les exemples littéraires cités ici, on trouvera dans Blanche-Benveniste (2001) des exemples de français parlé et dans Bat-Zeev Shyldkrot (2001) des exemples du journal *Le Monde* qui vont tout à fait dans le même sens.

I.1. *Juste peut être glosé par précisément ou exactement*

[4] Vous savez que son mari était prisonnier en Allemagne ? Eh bien, il a été tué dans un bombardement. Et vous voyez comme il y a des coïncidences curieuses, il a été tué *juste* la nuit où nous étions tous là, en train de nous amuser.

(Bernard Clavel, *Le Cœur des vivants*, 1964)

[5] Je n'ai pas de remords. — Je l'espère bien. C'est Judas qui avait des remords ; c'est pour ça qu'il s'est pendu. C'est le repentir qui nous est demandé, *juste* le contraire² du remords.

(Béatrice Beck, *Léon Morin prêtre*, 1952)

---

clivage ou être sous la portée de la négation, alors qu'on peut avoir « c'est juste à ce moment-là qu'il est entré » (valeur d'exactitude) et « ce n'est pas juste une égratignure, c'est une vraie blessure que je me suis faite » (valeur limitative).

1. Nous avons recueilli de nombreux exemples de presse mais ils nécessitent souvent une vaste contextualisation pour être compris, d'où la prédominance dans cet article des exemples littéraires.

2. Le syntagme *juste le contraire* apparaît 27 fois sur les 456 occurrences de *juste* + article défini singulier relevées dans le sous-corpus de FRANTEXT composé du roman, théâtre et correspondance du xx^e siècle.

[6a, 6b] Tu vois, dit-il, tu vois : de mémoire d'homme il n'y eut jamais pareille crue ! Et il faut qu'elle arrive *juste* cette année, *juste* au moment où le barrage provisoire maintenait tout. Huit jours seulement, il était consolidé, à toute épreuve.

(Maurice Genevoix, *Les mains vides*, 1928)

[7] Je suis pourtant on ne peut plus respectueux à l'égard du tribunal. Je baisse la tête *juste* ce qu'il faut, m'aplatit comme il se doit. Ni trop raide, ni trop avachi.

(Alphonse Boudard, *La cerise*, 1963)

[8] Sais-tu ? C'est la même phrase, *juste* la même, que me disait ma mère il y a quelques jours.

(Henry de Montherlant, *La Ville dont le prince est un enfant*, 1951)

Cette valeur semble réservée aux cas où *juste* est suivi de l'article défini ([4], [5], [6b], [8]), d'un démonstratif ([6a], [7]). Il est probable que cette contrainte s'explique par le fait que *juste* souligne ici une adéquation (ou identification) de l'occurrence décrite avec une valeur préconstruite (d'où les déterminants définis et les nombreuses relatives opérant un fléchage vers la valeur préconstruite¹). En [4], on observe dans le contexte antérieur la présence du terme *coïncidences* qui confirme ou explicite l'opération d'identification. En [7], la dernière phrase fournit la glose caractéristique de tous ces emplois : *ni trop, ni trop peu* ou *pas plus, pas moins*.

On trouve aussi avec cette valeur de nombreux emplois de *juste* comme modalisateur d'une préposition temporelle ou spatiale : *juste avant les élections, juste après la station-service, juste devant toi*.

1.2. *Juste peut être glosé par seulement, uniquement ou rien d'autre que*

[9] Il est revenu vers le lit, vers moi. — Comment tu te sens ? C'est du sérieux ou *juste* une légère indisposition ?

(Remo Forlani, *Gouttière*, 1989)

[10] Il la couvrait de glaise et la mettait à cuire de même dans les cendres vives, sous terre. Quand elle est à point, il se forme tout autour

1. On retrouve là le sens des emplois non modalisés de l'adverbe et de l'adjectif dont il dérive : une réponse juste est une réponse conforme à une valeur attendue, une politique juste est une politique en adéquation avec des principes et des valeurs préconstruits et reconnus par une communauté.

une croûte qu'on casse pour prendre *juste* la belle chair ferme.

(Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, 1945)

[11] Car il n'en fallait pas plus : *juste* cette idée, cette seule et unique idée, soufflée de l'un à l'autre.

(Maurice-Edgard Coindreau, *Lumière d'août*, 1935)

Dans le dernier exemple, la glose pertinente de *juste* dans ce contexte est là encore explicitée : *juste cette idée, seulement cette idée et pas d'autre*. En [9], *juste* accompagne l'opposition entre les deux adjectifs *sérieux* vs *léger* et pointe sur la valeur minorante. De la coïncidence avec une valeur attendue, représentée dans les exemples [4] à [7], pouvant même renforcer par une confirmation l'assertion précédente [8], on passe ici à une nuance limitative de laquelle on infère que le centrage sur la valeur retenue exclut de retenir d'autres valeurs plus fortes et d'aller plus avant dans la représentation : on est proche alors d'une valeur restrictive.

1.3. De l'exacte adéquation à la limitation : le poids du contexte

Ce passage de la valeur d'exactitude à celle de limitation ou de restriction — que l'on retrouve aussi dans l'emploi adjectival lorsque *juste* s'applique à un vêtement un peu étrié et qui s'observe également à propos de l'adverbe allemand *knapp*, comme le montre l'article de N. Schnitzer ici même — paraît à première vue étrange, mais il s'explique par le fait qu'avec *juste* l'idée d'exactitude est calculée à partir du « pas plus » : est *juste* ce qui ne tombe pas dans l'excès, ne bascule pas dans le trop¹. Nous en voulons pour preuve la récurrence des syntagmes *juste la place*, *juste le temps*² qui combinent aisément les deux nuances de l'adverbe dans une ambiguïté par sous-détermination que seuls peuvent lever des éléments du contexte intra- ou extra-linguistique :

1. BAT-ZEEV SHYLDKROT (2001, 28) propose pour sa part une explication convaincante à l'évolution — antérieure — de l'adjectif *juste* du sens de « conforme à la justice » vers le sens de « précis », « exact ». Notons que l'adverbe *juste* ne possède pas le trait de « conformité à la justice » qui appartient en revanche au spectre d'emplois de l'adverbe *justement*.

2. Dans FRANTEXT, sur 456 exemples de *juste* + article défini masculin singulier, 266 sont des occurrences de *juste le temps*. On a aussi 20 occurrences de *juste la place* sur 136 exemples de *juste* + article féminin singulier.

[12] Le long de ses rives s'alignait une kyrielle d'îlots recouverts d'herbe drue où l'on avait *juste* la place pour s'allonger et s'imaginer sur une île déserte au milieu de l'océan.

(Andreï Makine, *Le Testament français*, 1995)

[13] Philippe dénoue la longe, range la voiture au ras du talus. Mais déjà Ginette rassemble les rênes ; il a *juste* le temps de s'enlever de dessous les roues, de sauter en désespéré dans la légère caisse de noyer verni qui danse ridiculement sur ses ressorts.

(Georges Bernanos, *Monsieur Ouine*, 1943)

En [12], les connotations positives du contexte inhibent l'interprétation limitative alors qu'en [13] les connotations négatives (*sauter en désespéré* notamment) la favorise.

Cette ambiguïté est particulièrement sensible dans l'expression *juste ce qu'il faut (pour)*, qui est fréquente dans notre corpus de prose du xx^e siècle¹. En effet ce syntagme exhibe la préconstruction d'une valeur normée (la valeur qu'il faut, dans l'absolu ou relativement à un objectif visé exprimé par le syntagme à l'infinitif), avec laquelle l'occurrence décrite dans l'énoncé est reconnue en adéquation. *A priori*, l'adéquation à la valeur préconstruite comme nécessaire dans l'absolu est connotée positivement, comme dans l'exemple [14], de même que l'adéquation à la valeur nécessaire pour atteindre un état de fait positif [15] ; *juste* peut alors être glosé par *exactement*. Mais si le syntagme à l'infinitif indique que la relation téléonomique vise un seuil minimal et insatisfaisant, alors l'adverbe *juste* s'accommode parfaitement de l'inférence négative (*juste ça, pas plus, donc un ça qui n'est pas tout à fait assez*) et contribue même à la renforcer [16] et [17] :

[14] J'ai gardé, grâce à eux, l'image d'une Allemagne d'opérette, cocasse et bon enfant — où le flou d'une légère ivresse mettait *juste ce qu'il faut* de poésie.

(Roger Vrigny, *La Nuit des Mougins*, 1963)

[15] On se lasse de trop d'intimité et, à la longue, on se fatigue de la bagatelle, uniquement la bagatelle : deux semaines, *juste ce qu'il faut* pour goûter sans se dégoûter.

(Raymond Queneau, *Le Dimanche de la vie*, 1951)

1. FRANTEXT donne 66 occurrences de *juste ce qu'il faut* et 48 de *juste ce qu'il fallait*. Parmi elles, 37 sont accompagnées de *pour* + infinitif.

[16] Suzanne étant accourue, inquiète de le voir si vite ressorti, il parla un peu avec elle, mais *juste ce qu'il faut* pour ne pas être impoli.

(Charles-Ferdinand Ramuz, *Aimé Pache, peintre vaudois*, 1911)

[17] Le fait est que les pauvres gosses n'ont pas goûté à une miette de viande depuis quarante jours et qu'on leur a mesuré le pain, *juste ce qu'il fallait* pour ne pas défaillir.

(Joris-Karl Huysmans, *L'Oblat*, 1903)

Plus généralement, on observe que *juste* cooccure assez régulièrement avec des termes minorants qui interagissent avec sa valeur propre pour l'infléchir vers l'idée de limitation :

[18] Il me reste *juste cette minuscule* satisfaction de le regarder sans lui répondre, d'avoir aux lèvres un petit sourire qui s'efforce d'être méprisant.

(Alphonse Boudard, *Les Enfants de cœur*, 1982)

[19] Il m'a dit : « C'est *juste une petite* blessure au bras ; *ne vous inquiétez pas, ce n'est rien de grave.* »

(Alain Robbe-Grillet, *Les Gommages*, 1952)

D'où la fréquence d'expressions telles que *juste un instant*, *juste une seconde*, *juste un mot*, *juste une remarque*, qui s'opposent implicitement à un laps de temps ou un discours plus longs.

Enfin, la valeur limitative de *juste* est souvent confirmée par l'enchaînement textuel : le contexte droit offre alors des marqueurs qui soit confirment cette limitation [19], soit l'invalident [20], soit encore la nuancent [21] — mais, en tous les cas, ne sont interprétables que par rapport à la limite préalablement posée :

[20] La seule note rouge est le briquet dont Liv se sert à l'instant pour allumer une cigarette... Jaune, blanc, vert, bleu, orange et de nouveau bleu et vert avec *juste* cette tache rouge devant mes yeux... *Non, il y a aussi* la mince aiguille rouge du transistor.

(Philippe Sollers, *Le Cœur absolu*, 1987)

[21] Mais nous? Nos dents saines. Notre corps sain. *Juste* cette acné juvénile sur nos joues, *violente il est vrai*, qui nous hantait par moments il est vrai, à cause de Plivier.

(Boris Schreiber, *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996)

2. *Juste* ou la construction d'une frontière épaisse

Le relevé et l'analyse des exemples ci-dessus nous obligent donc à nous interroger sur les opérations en jeu dans la construction des représentations notionnelles modalisées par *juste* : comment expliquer que la notion ainsi exprimée soit à la fois validée et limitée ? Comment expliquer les diverses valeurs et exploitations pragmatiques de cette modalisation ? Les auteurs qui se sont intéressés à *juste* n'ont pas, nous semble-t-il, tenté de rattacher la polysémie apparente de cet adverbe à une forme schématique en langue à même de rendre compte de la variété de ses emplois, ni à des phénomènes énonciatifs plus généraux susceptibles de modéliser le fonctionnement d'autres marqueurs et d'unifier différents processus de pragmaticalisation.

Mais on ne peut, à notre sens, en rester à l'étude de l'influence du contexte sur l'interprétation de *juste*. En effet cette influence ne peut s'exercer que si le noyau sémantique de l'adverbe se prête à de telles variations. Pour définir cette valeur-noyau, nous partirons de l'observation des enchaînements auxquels se prête *juste*. Or on observe que *juste* n'invalide pas la relation prédicative qu'il modalise :

[22] L'ensemble figurait à peu près le sommet d'une étroite digue qui eût affleuré au niveau du sol. Sa résonance mate et sans vibration sous les pieds des chevaux était celle d'un mur. Bien que sa largeur atteignît *tout juste* la voie d'une charrette, et qu'il fût visible que le chemin avait dû être surtout un chemin cavalier, les dalles de la surface gardaient des traces anciennes d'ornières qui [...].

(Julien Gracq, *La Presqu'île*, 1970)

En [22] l'adverbe donne à l'énoncé une orientation qui pourrait laisser entendre qu'on est presque en deçà de la largeur nécessaire au passage d'une charrette, mais finalement la suite du texte prouve le contraire : des charrettes l'ont bien emprunté et y ont laissé leurs traces. *Juste* n'invalide pas non plus la relation prédicative précédemment assertée : en [20], la présence du rouge n'enlève rien à la prédominance des autres couleurs, en [21], le corps et les dents restent sains en dépit de l'acné juvénile. Dans ces exemples qu'on schématise par *p*, *juste q*, la relation prédiquée en *q* introduit un élément non homogène à la situation décrite en *p* sans pour autant annuler la pertinence de l'assertion de *p*.

Pourtant il est des cas où l'énoncé *juste q* semble, de prime abord, contradictoire avec la proposition *p* :

[23] Aucun bruit du dehors n'arrive plus maintenant jusqu'aux jeunes gens. Il y a *tout juste* une branche de rosier sans feuilles qui cogne la vitre, du côté de la lande.

(Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, 1913)

[24] Une fois la porte fermée, il y eut un moment de silence, avec *juste* le bruit des gouttes d'eau qui tombaient de la casserole que Maurice venait de poser sur le fourneau.

(Bernard Clavel, *La Maison des autres*, 1962)

[25] Pas une maison en vue, pas une route, que dalle. *Juste* le chemin de halage envahi par les herbes, *à peine* assez large pour la Dyane.

(Bertrand Blier, *Les Valseuses*, 1972)

[26] Il n'y avait personne, *juste* une mémé au coin qui se traînait un landau, comme elle avait pas l'air d'être de la police, on a pu prendre le risque de regarder le carnet.

(Patrick Cauvin, *Monsieur Papa*, 1976)

Dans les exemples [23] à [26], l'énonciateur commence, dans l'énoncé *p* précédant *juste q*, par faire un choix entre /bruit/ ou /pas bruit/, /silence/ ou /pas silence/, /route/ ou /pas route/, /quelqu'un/ ou /personne/; la description qu'il est en train de faire le met devant une bifurcation notionnelle et l'oblige à choisir entre une représentation et son contraire. Lorsqu'il a fait le choix d'une des deux branches de l'alternative et validé la représentation exprimée en *p*, la formule *juste q*, en dépit de l'apparente contradiction entre *p* et *q*, exprime une restriction sur *p* qui n'invalidé pas pour autant ce choix initial. *Juste* indique en effet que l'occurrence de *q* ne vaut pour rien d'autre que pour elle-même, et peut donc être tenue pour négligeable dans la perspective de l'énonciateur : le bruit de la branche de rosier cognant à la vitre ou des gouttes d'eau tombant de la casserole n'invalident pas l'absence de bruit au-dehors ou le silence dans la pièce : ce sont des bruits mineurs, négligeables, qui font même ressortir le silence global. Le chemin de halage ne dément pas l'absence de toute route digne de ce nom, la mémé traînant son landau n'est qu'une mémé, rien de plus, c'est-à-dire aux yeux de l'énonciateur une personne négligeable, même pas une personne dans la mesure où elle ne menace pas sa précaire sécurité. Cette intuition nous paraît pouvoir être formalisée dans le cadre du modèle culiolien de la construction du domaine notionnel.

Dans ce cadre théorique, toute notion, qualitativement définie par une propriété, s'instancie en un certain nombre d'occurrences plus ou

moins typiques (par exemple la blancheur est typiquement instanciée par la neige, le lait, un linge, etc. ; la notion de route est typiquement instanciée par une route goudronnée plutôt que par un chemin de terre battue) — instanciation qui permet de former divers ensembles ou classes d'occurrences¹ et de construire un domaine notionnel structuré en un intérieur (I) — ensemble ouvert regroupant toutes les occurrences que l'énonciateur juge, d'un certain point de vue, identifiables à un type incarnant la notion et qui instancient donc, elles aussi, la propriété définitoire de la notion ou du moins l'une de ses propriétés contextuellement pertinentes — et un extérieur (E) — ensemble ouvert regroupant toutes les occurrences qui, quoique ayant un rapport sémantique, voire thématique ou pragmatique, avec la notion, n'en instancient pas suffisamment la propriété définitoire ou pertinente pour pouvoir être identifiées au type ; intérieur et extérieur constituent des zones orientées par un attracteur ; entre ces deux zones, une zone frontière (F) permet de passer de l'une à l'autre, d'entrer dans I (assertions positives qui identifient l'occurrence décrite aux autres occurrences instanciant la notion) ou de sortir de I vers E (assertions négatives).

Schématisons selon ce modèle l'exemple [24] : le sujet énonciateur prédique d'abord l'existence d'une occurrence identifiable à un *moment de silence*. Ce faisant, il construit le domaine notionnel [silence (I) vs non-silence, autre-chose que du silence (E)] et choisit de se situer à l'intérieur du domaine. Puis il énonce *juste q (juste le bruit des gouttes)*, proposition qui semble amorcer un mouvement correcteur par rapport à la précédente énonciation, le mot *bruit* relevant *a priori* de (E). L'adverbe *juste* a pour fonction d'indiquer que l'occurrence étant strictement identifiable à un bruit de gouttes, ni plus ni moins, elle ne permet pas la sortie vers (E), elle ne provoque pas la bascule qui invaliderait la première assertion. L'adverbe positionne donc l'occurrence à la frontière interne du domaine, c'est-à-dire dans cette zone qui ne relève plus de l'intérieur strict, mais qui lui est adjacente, sans relever non plus de l'extérieur. Il en va de même en [21], où la présence d'acné situe sur la frontière entre un corps sain et un corps qui ne l'est pas, sans faire basculer de la santé vers la maladie.

Prenons maintenant l'exemple [25] : la première assertion est négative, ce qui signifie que le sujet énonciateur, après avoir parcouru

---

1. La notion, d'abord purement qualitative, intègre donc désormais une fragmentation quantitative.

l'ensemble du domaine notionnel, a renoncé à identifier l'occurrence décrite à une occurrence de route. Il est sorti de l'intérieur du domaine¹. L'énoncé suivant introduit la présence d'un chemin de halage. Là encore on pressent l'ébauche d'un mouvement inverse qui pourrait ramener vers l'intérieur du domaine (ou, en tout cas, faire sortir de cette extériorité complète exprimée par *que dalle*); mais, à nouveau, la modalisation par *juste* indique que l'occurrence, coïncidant très exactement avec un simple chemin de halage, ne permet pas de revenir à l'intérieur du domaine notionnel. Elle se situe elle aussi à la frontière, en adjacence de la zone (E) dans laquelle s'était précédemment positionné l'énonciateur et qui reste valide. De même en [20], l'énumération des autres couleurs nous situe en *p* dans le non-rouge et la petite tache de rouge assertée conjointement en *q* ne peut changer le positionnement en (E).

Pragmatiquement, ces occurrences situées dans la zone frontière paraissent donc négligeables parce qu'elles n'autorisent pas la bascule de (I) vers (E) ou vice-versa, parce qu'elles n'ont pas d'effet « catastrophique » au sens de R. Thom. Elles sont néanmoins porteuses d'un mouvement rectificatif dans la mesure où elles obligent l'énonciateur à opérer une inversion de son parcours pour se positionner sur la frontière de l'intérieur après être entré pleinement dans (I) ou pour revenir sur la frontière de l'extérieur après être entré pleinement dans (E). C'est ce qui apparaît clairement dans les exemples [27] à [29] qui conjoignent à ce mouvement rectificatif une explicitation du caractère négligeable de l'occurrence :

[27] Et optimiste : — *c'est vraiment trois fois rien. Juste* une légère contracture. (Françoise Dorin, *Les Vendanges tardives*, 1997)

[28] *Elles ont rien du tout. Y a juste* la droite qu'est éraflée. (Bertrand Blier, *Les Valseuses*, 1972)

[29] Non, il n'y avait rien, elle ne se souvenait de *rien qui eût valu la peine* d'être retenu. *Juste* cette lettre, la lettre que cette dame, dont je ne connaîtrais que les chaussures à triples brides, lui avait donnée pour une amie qui habitait la capitale.

(Hector Bianciotti, *Sans la miséricorde du Christ*, 1985)

---

1. On formule ainsi l'idée communément répandue selon laquelle toute négation présuppose l'affirmation correspondante, préalable ou sous-jacente.

Sur le plan théorique, cette analyse de *juste* nous oblige à adopter, pour schématiser le domaine notionnel, une quasi topologie de préférence à une topologie classique puisqu'elle suggère l'existence d'une frontière interne et d'une frontière externe dont l'union forme une frontière épaisse¹. Elle montre aussi la performance du modèle topologique retenu par la Théorie des Opérations Énonciatives : les notions y deviennent des représentations structurées, ce qui permet de formaliser les opérations que le langage leur impose. Dans ce cadre, le concept de frontière acquiert un véritable statut et prend une importance toute particulière². Nous allons voir que la confrontation de *juste* et de *à peine* permet de préciser encore un peu plus la structuration de la frontière.

3. *Juste / à peine* : deux positions sur la frontière

Comme nous l'avons fait pour analyser le micro-système des connecteurs concessifs (Mellet 2008), nous allons confronter les deux adverbes afin de rendre compte des effets de synonymie partielle qu'on observe entre eux en discours ; cette confrontation devrait permettre de déterminer le poids respectif du contexte et de la valeur propre des formes étudiées dans ces effets de concurrence apparente, d'affiner par là même la description du signifié en langue de chaque adverbe et, surtout, d'étayer un peu mieux encore le statut métalinguistique du concept de frontière ainsi que son utilité pour l'analyse textuelle.

3.1. De simples nuances ?

Dans certains emplois, *juste* et *à peine* paraissent pouvoir être substitués l'un à l'autre sans que le changement sémantique aille au-delà de la simple nuance. On observe notamment une affinité très grande de ces deux adverbes avec des énoncés antérieurs négatifs par rapport auxquels ils amorcent un mouvement rectificatif :

[30] — il est vrai, je vous assure [...] je n'ai fait aucun vœu, aucune promesse, *à peine* un souhait [...] peut-être... sans doute mal justifié, au moins selon la prudence humaine [...].

(Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, 1926)

1. En topologie classique, la frontière n'a pas d'épaisseur.

2. Cf. CULIOLI (1990 et 1999).

[31] De sa boutique jusque chez nous c'était pourtant pas très loin [...] *À peine* un quart d'heure à pied [...] En arrivant malgré ça elle en râlait de fatigue [...]. (Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*, 1936)

Dans les deux cas, l'énoncé *q* apporte une limitation à l'énoncé négatif antérieur sans l'invalider : après être passé, en *p*, de (I) à (E) par la négation, le locuteur se positionne en *q* sur la frontière adjacente à (E) : en [30] par exemple, un souhait, ce n'est en effet pas un vœu ni une promesse ; néanmoins dans le champ notionnel, cela ébauche un retour vers l'intérieur, dans lequel on ne pénètre pas, mais dont on n'est plus tout à fait aussi éloigné qu'après l'assertion négative *p*. C'est pourquoi, dans ces deux exemples, *à peine* commute aisément et sans modification sensible de sens avec *juste*.

Pourtant, dans bien des cas, la commutation paraît problématique. Notons tout d'abord qu'elle n'est envisageable que pour les emplois limitatifs de *juste*. Dans les emplois où *juste* signifie « exactement », l'emploi d'*à peine* soit est strictement impossible (ex. [4] à [9]), soit remplace l'idée d'exactitude par l'idée d'approximation :

[32] Le plus long et le plus massif des conflits sociaux de 2009 a surgi il y a *juste* un an. (*L'Humanité*, 22/01/10)

On constate inversement que, lorsqu'*à peine* peut être paraphrasé par « difficilement », la commutation avec *juste* est malaisée :

[33] — Tu vois, continua Germaine, tout le monde te regarde.
— Tais-toi ou pars. Il contenait *à peine* une violente envie de la gifler.
(Marcel Arland, *L'Ordre*, 1929)

Avec des verbes de perception comme « distinguer » ou « apercevoir », la commutation est possible mais la nuance sémantique est bien perceptible :

[34] Nous regardâmes le papier. On y distinguait *à peine* une volée de petites notes lancées à la pointe du crayon.
(Georges Duhamel, *Le Jardin des bêtes sauvages*, 1934)

[35] L'image est si fripée, si jaunie, qu'on y distingue *à peine* un collégien court de manches, court de culotte et déjà trop gras.
(Georges Bernanos, *Monsieur Ouine*, 1943)

Dans ces exemples, *à peine*, très proche d'*avec peine*, indique que l'image est peu nette, alors que *juste* signifierait qu'on voit les notes ou le collégien et rien d'autre, rien de plus, contrairement aux attentes de l'énonciateur.

De telles différences de sens s'expliquent si, sur la frontière épaisse entre l'intérieur et l'extérieur d'un domaine notionnel que nous essayons de conceptualiser, nous faisons l'hypothèse que *à peine* situe l'occurrence à l'intersection de la frontière avec l'extérieur du domaine notionnel [F(e)] et que *juste* la situe à l'intersection de la frontière avec l'intérieur du domaine [F(i)]. Dans le cas d'un mouvement de E vers I, on aurait ainsi le long d'une échelle orientée par le gradient, d'abord *à peine* puis *juste* comme marqueurs de positions différentes sur la frontière, ce qui peut se schématiser ainsi :

Dans l'exemple [35], avec *à peine*, comme on se positionne sur le bord externe de la frontière [F(e)], on n'a pas atteint l'intérieur du domaine ni l'intégrité de l'objet décrit ; de ce fait on distingue quelque chose qui est presque un collégien mais qui reste en deçà du collégien plein et entier. Comme la représentation ne peut guère être fragmentée, on arrive à une image floue. *Juste* ne suscite pas cette représentation d'une vision floue parce qu'en nous positionnant sur le premier point de l'intérieur [F(i)], il implique certes que dans cette image fanée on ne distingue pas plus qu'un collégien, mais que cette perception là, au moins, est réussie. Nous allons retrouver les mêmes nuances dans des contextes quantitatifs.

3.2. L'orientation argumentative : les échelles graduées

Les contextes où *à peine* comme *juste* sont suivis d'une expression quantitative — *à peine/juste une minute*, *à peine/juste quelques mots*, *à peine/juste une heure* —, sont très nombreux ; ils manifestent eux aussi que les deux adverbes ne sont pas équivalents.

[36] Dans le paysage politique dessiné par les européennes, la gauche sociale-démocrate représente au mieux un quart des votants, souvent *à peine un cinquième*.
(*Le Monde*, 27/06/09)

[37] Dans vingt-cinq ans, l'UE pèsera *à peine 6%* de la population mondiale et la France 0,6%.
(*Le Figaro*, 22/01/10)

Le remplacement d'*à peine* par *juste* se trouve ici bloqué pour deux raisons : tout d'abord, *à peine* induit une idée d'approximation que *juste* est impropre à prendre en charge en contexte quantitatif en raison de son étymologie. D'autre part, *à peine* oriente clairement vers le moins dans de tels contextes, et permet des argumentations basées sur l'insuffisance quantitative des entités considérées, ce qui ne correspond ni au signifié ni à l'orientation argumentative de *juste*. Ainsi, dans l'exemple [37], la frontière contient toutes les valeurs numériques entre 5 % et 6 %, ou entre 5,5 % et 6 %, ou bien encore entre 5,99 % et 6 % selon la finesse de granularité qu'on veut donner à l'estimation : si *à peine* correspond à une estimation de 5,999 %, *juste* correspond, lui, à une estimation de 6 % exactement et pas plus. Cette différence est tout à fait conforme aux indices sémantiques que nous fournis l'étymologie de chacun des termes. Les contextes chiffrés offrent donc globalement une répartition complémentaire des deux adverbes : *à peine* fonctionne comme modalisateur minorant indiquant que la frontière est péniblement atteinte, *juste* fonctionne comme adverbe d'exactitude permettant de souligner une coïncidence.

Toutefois, on note que la presse fournit un nombre très élevé d'occurrences du syntagme *tout juste* en contexte quantitatif (*tout juste vingt ans/ trentel cinquante ans*). L'adverbe *juste* peut y conserver sa valeur d'exactitude, renforcée par l'intensif *tout* : il sert alors généralement à souligner un anniversaire (le journal évoque un évènement qui s'est produit « *il y a tout juste x ans* »). Mais dans certains cas une valeur limitative s'adjoit à cette valeur d'exactitude :

[38] Il poursuit en tout cas une ascension fulgurante qu'il a commencée au Trésor, à 26 ans. En 1998, à *tout juste trente ans*, il est repéré pour entrer au cabinet de Dominique Strauss-Kahn à Bercy jusqu'à devenir « dir cab adjoint » de Laurent Fabius.

(*La Tribune*, 17 avril 2010)

[39] Né le 3 février 1937 à Yssingeaux, Jacques Barrot a débuté sa carrière comme parlementaire en mars 1967. Il succède à son père au palais Bourbon après le décès brutal de celui-ci. Il a alors *tout juste trente ans* et devient l'un des plus jeunes députés de France.

(*Le Progrès*, 24 février 2010)

[40] En 1985, avec *tout juste 50 heures* de vol dans la nacelle, François Messines participe à ses premiers championnats de France.

(*Ouest France*, 25 août 2009)

Dans de tels emplois, le contexte oriente vers l'interprétation limitative en soulignant la jeunesse exceptionnelle des personnes évoquées eu égard à leurs fonctions, ou leur faible expérience, et les deux valeurs de limitation et d'exactitude se superposent. L'adverbe *tout*, insistant sur la justesse du décompte et sur le fait qu'il ne saurait y avoir quelques années d'expérience de plus, favorise cette nuance.

De même, dans les quelques emplois de *tout juste* avec un pourcentage, c'est aussi la valeur limitative qui est exploitée en concomitance avec celle d'exactitude, dans des contextes où la commutation avec *à peine* se ferait sans problème à cette nuance près qu'elle ferait perdre l'idée d'exactitude :

[41] À cette date-là, les Kirghiz représentaient *tout juste 50%* de la population. Ils sont plus de 80% aujourd'hui.

(*Le Temps*, 22 juin 2010)

[42] Actuellement, la cote de M. Obama atteint *tout juste 50%* voire est un peu inférieure à ce seuil dans les dernières enquêtes d'opinion.

(*AFP*, 26 avril 2010)

[43] Les pays émergents ont plutôt bien résisté. Ils affichent aujourd'hui une santé budgétaire bien meilleure que celle des grands pays. En moyenne, leur dette atteint *tout juste 50%* du PIB et devrait même diminuer jusqu'à 40% d'ici à 2020, selon la banque allemande.

(*La Lettre de l'Expansion*, 29 mars 2010)

Le contexte droit de ces trois occurrences ne laisse aucun doute sur la valeur minorante associée au syntagme *tout juste*.

Nous en déduisons que lorsque le locuteur veut argumenter en s'appuyant sur l'insuffisance quantitative, c'est *tout juste* — et non pas *juste* — qui est employé et qui est susceptible de commuter avec *à peine*, ce qui confirme à notre avis que les deux adverbes n'occupent pas la même position sur la frontière. Sur les 169 exemples de *juste cinquante* relevés dans Factiva pour une période de deux ans, 168 sont précédés de *tout* et l'unique occurrence où *juste* est employé seul est précisément celle où la commutation avec *à peine* serait maladroite car contraire à l'orientation argumentative de l'énoncé :

[44] Les analyses qui circulent en interne sont dans le même esprit : « Une grande majorité de Français jugent la réforme inéluctable », considèrent les notes internes. Mais l'Élysée reste conscient que les propositions du gouvernement emportent moins l'adhésion : « Nous avons *juste* 50 % des Français avec nous, il ne faut pas être en deçà de cet étiage », glisse-t-on. (Le Figaro, 23 septembre 2010)

S'agissant de montrer que la barre fatidique des 50 % est bien atteinte, et non pas approchée par en dessous, ni *tout juste*, ni *à peine* ne conviendraient.

Si donc l'on admet que la valeur limitative, inhérente au signifié d'*à peine*, s'est construite progressivement pour *juste* et demeure tributaire d'un appui contextuel ou du renforcement¹ par l'adverbe *tout*, on comprend mieux aussi une différence de distribution entre les deux adverbes : on ne trouve pas *juste* à l'initiale absolue, dans des groupes sujets alors qu'*à peine* y figure sans problème :

[45] Le coût brut de l'Aufbau Ost : 1 500 milliards depuis 1990 ! Mais *à peine* 20 % de cette somme est destinée à la reconstruction.

(Regards sur l'économie allemande 2005/2 n° 71)

[46] *À peine* 20 % de la population vit en zone urbaine. Addis Abeba est la seule ville dépassant le million d'habitants (2,5).

(Outre-Terre 2004/3 n° 8)

Avec *à peine*, nous savons, sans que la prédication ait encore été effectuée, que la valeur modalisée est insuffisante, d'où la possibilité de placer le G.N. en tête de phrase. Avec *juste*, le sens de la modalisation

1. Renforcement de l'inférence corollaire à l'exactitude, à savoir du « juste ça et pas plus ».

(exactitude ou limitation) a besoin d'être explicité par la prédication, d'où l'absence de ces expressions dans la partie gauche de la phrase.

Sans qu'on puisse parler, comme pour *peu* et *un peu* étudiés par Ducrot (1972 : 191-220), d'orientation argumentative foncièrement différente, on perçoit ainsi des nuances dans les inférences que l'on peut tirer des énoncés que modalisent *juste* et *à peine*. On le vérifie notamment lorsqu'ils accompagnent des expressions qui sollicitent un laps de temps, comme le montre la commutation de deux syntagmes très fréquents *juste le temps* et *à peine le temps* :

[47] A minuit, j'ai soif, je me penche pour boire et voilà le sang qui reprend. Cette fois, c'est sérieux. J'ai *juste* le temps de pousser le vase sous le lit. Maman entre. Elle m'a entendue, mais elle ne voit rien [...].
(Catherine Pozzi, *Journal : 1913-1934*, 1997)

[48] Le client protestait quand même parce qu'il avait une bonne excuse : il avait dû retourner à son village en vitesse pour aller enterrer sa mère. Il avait trois ou quatre mères à lui tout seul. Contestations... « Ça sera pour la prochaine audience ! » Mais il avait *à peine* le temps ce client d'aller à son village et de revenir d'ici à jeudi prochain. Il protestait. Il s'entêtait.

(Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932)

En [47], le temps est limité mais encore suffisant, comme l'indique le commentaire « elle ne voit rien », alors qu'en [48] *à peine* laisse à penser que le temps manque.

3.3. L'orientation argumentative : les échelles qualitatives continues

La gradation que nous avons vue jusqu'ici liée à l'échelle croissante des valeurs numériques s'adosse souvent aussi à une échelle de valeurs qualitatives continues socialement reconnue (valeurs morales, esthétiques, pragmatiques, etc.). Dans ce contexte, on retrouve les mêmes valeurs et orientations argumentatives de *juste*, *à peine* et *tout juste*, comme le montre l'exemple [49] où *à peine*, qui commuterait aisément avec *tout juste* mais pas avec *juste*, minimise davantage l'importance de la ville dans un contexte qui cumule les désignations minorantes :

[49] Vous appelez ça une grande ville ? Vous rigolez, non ?... *À peine* une petite sous-préfecture !

(Jean Tardieu, *La Comédie du drame*, 1955-1984)

En contexte qualitatif, on trouve d'ailleurs un certain nombre d'exemples où figurent conjointement *à peine* et *juste* ; on observe alors que, quel que soit l'ordre respectif d'apparition des deux adverbes, leur permutation serait maladroite parce qu'elle contrarierait le mouvement argumentatif. Dans les quatre énoncés ci-dessous, une même situation est qualifiée par deux termes d'intensité différente : le premier syntagme est plus fort sémantiquement que le second, il a donc besoin d'être modalisé par celui des deux adverbes qui positionne le plus nettement sur le bord externe du domaine envisagé, alors qu'il suffit d'atténuer le syntagme suivant, plus faible, par *juste*, pour obtenir un même niveau dans l'évaluation qualitative.

[50] C'est *à peine* un crime, *tout juste* une intervention, un léger coup de pouce donné à des vies inconnues.

(Albert Camus, *Le Malentendu*, 1944)

[51] C'est le ballon qui a touché la main de Thierry Henry, et non l'inverse. Il l'a d'ailleurs *à peine* touchée, *tout juste* effleurée. L'arbitre n'a rien vu, nous non plus.

(*Le Monde*, 20/11/09)

[52] [...] quand on est gosse on n'écoute pas les paroles, *à peine* si on les entend, *juste* un fond.

(Annie Ernaux, *Ce qu'ils disent ou rien*, 1977)

[53] Il m'aime morte ! Son plaisir suprême, vivre avec une morte, *à peine* respirante, *juste* un minimum de souffle pour ne pas se décomposer et puer...

(Victoria Thérèse, *Bastienne*, 1985)

Dans de tels contextes, on voit bien que *juste* et *à peine* ne sont pas synonymes, puisque c'est grâce à la modalisation que chacun apporte respectivement à deux termes différents que ces deux termes sont à même de rendre compte du même référent. Le jeu des deux adverbes permet d'exprimer l'intersection entre les deux notions qui partagent une partie de leur zone frontière (le bord externe de la frontière de « toucher » coïncide avec le bord interne de la frontière de « effleurer ») ; on peut même estimer que l'intérieur I de « effleurer » occupe toute l'épaisseur de la frontière de « toucher », ce dont tente de rendre compte le schéma suivant où l'on voit que *à peine toucher* et *tout juste effleurer* correspondent à la même appréhension du réel :

En revanche, si la construction de la référence semble comparable avec les deux syntagmes, la construction du sens discursif et argumentatif ne l'est pas, ce qui justifie l'ordre imposé des deux segments dans la linéarité du texte.

D'autres exemples fournissent un énoncé positif, après lequel le mouvement d'inversion pour parvenir à remettre suffisamment en question le positionnement dans (I) nécessite l'emploi d'*à peine* à l'exclusion de *juste* :

[54] Hélène était à la maison, avec sa mère. *À peine* une maison, d'ailleurs : un trou à rats. Sans fenêtre, sans lumière, sans air.

(Françoise Chandernagor, *L'Enfant des Lumières*, 1995)

L'exemple suivant montre que lorsqu'on est déjà sur la frontière dans un mouvement de I vers E, seul *à peine* permet de renchérir sur ce mouvement vers l'extérieur :

[55] Pour un Parisien, Berlin est une ville éparpillée, bâtarde, *à peine* une ville. Elle englobe dans son énorme superficie des bois, des lacs, des prés, même des champs cultivés, coincés entre les pâtés d'immeubles.

(François Cavanna, *Les Russkoffs*, 1979)

Nous avons relevé aussi un énoncé très révélateur présentant la séquence *à peine p mais quand même p* où la substitution par *juste* serait impossible.

[56] Mais tout de même il y avait encore un moyen de l'atteindre lui, ce n'était pas grand, cette ouverture par où communiquer avec lui mais la vie était quand même en lui, *à peine une écharde, mais une écharde quand même*.

(Marguerite Duras, *La Douleur*, 1985)

En effet *à peine une écharde* positionne sur la frontière extérieure de *p*, d'où la nécessité de rectifier par *mais quand même* pour rester à l'intérieur du domaine. *Mais* a précisément pour fonction fondamentale d'opérer un changement de zone¹ au sein du domaine notionnel et *quand même* celle de confirmer l'identification de l'occurrence en dépit des éléments contraires qui pouvaient la contrarier². Un tel enchaînement argumentatif, qui a pour objet de faire revenir en (I) après un mouvement vers (E) serait incohérent après un premier positionnement en (I); il exclut donc l'emploi de *juste* à la place de *à peine* et confirme par là même la valeur respective de chacun des deux adverbes.

Dans l'exemple [57], dialogal, la différence de force entre les deux adverbes est exploitée par le deuxième personnage : recourir en dernière instance à *à peine* après avoir utilisé *juste* lui permet de revenir à la charge tout en atténuant sa requête :

[57] Maman, je ne veux pas que tu mettes de sel, dit M^{lle} Georgette. La vieille tenait la salière. La patronne lui prit le poignet. — Maman, voyons, sois raisonnable. — *Juste* un soupçon, implora la vieille, parce que c'est dimanche. *À peine* un soupçon.

(Bernard Clavel, *La Maison des autres*, 1962)

Juste, en début de réplique, enchaîne sur les propos de l'interlocutrice : *je ne veux pas que tu mettes du sel* qui positionnent à l'extérieur du domaine. *Juste un soupçon* essaye d'obtenir un retour plein et entier, quoique limité, à l'intérieur du domaine. *À peine un soupçon* prend acte de la fermeté de l'interdiction et exprime une requête moins ambitieuse qui a davantage de chances d'être acceptée.

Si nous récapitulons, quand *p* est négatif et construit préalablement l'extérieur du domaine, *à peine q* comme *juste q* permettent d'amorcer ensuite un mouvement vers (I), le premier s'arrêtant sur le bord externe de la frontière, le second poursuivant le parcours jusqu'au bord interne de cette frontière épaisse; la nuance entre eux peut être faible, comme on l'a vu en [30] et [31], mais peut aussi être

1. De la frontière vers l'intérieur ou vers l'extérieur comme ici, de l'intérieur vers l'attracteur comme dans « Il est bête, mais bête ! » ou de l'intérieur vers l'extérieur (et vice-versa) comme dans « je le croyais intelligent, mais finalement il ne l'est pas tant que ça ».

2. Cf. MELLET & RUGGIA (2010).

exploitée pragmatiquement de manière assez sensible comme en [57]. Au contraire, lorsque *p* construit une occurrence à l'intérieur du domaine, *à peine* se montre mieux à même d'amorcer un mouvement vers l'extérieur que *juste*. Enfin lorsque aucune assertion préalable n'a structuré un domaine notionnel, la différence entre eux est manifeste : *à peine* oriente d'emblée vers la frontière externe ([58]) alors que *juste* est apte à négocier une entrée dans le domaine, comme en attestent les nombreux emplois oraux de « je voulais juste », « je venais juste » imités dans l'exemple [59] :

[58] Quand elle rouvrit les yeux, la fumée qui remplissait la pièce lui fit d'abord cligner les paupières. Ce qu'elle venait d'entendre était *à peine* un bruit, car elle n'aurait pu le situer en aucun point de l'espace et, cependant, il semblait que ce bruit n'eût pas cessé, continuât de flotter autour d'elle tout proche.

(Georges Bernanos, *Un crime*, 1935)

[59] Survint Maxence un carton à dessin sous le bras ; il rougit à la vue du nain. « Bonsoir, fit-il en s'excusant. *Je voulais juste* montrer mes aquarelles à Ludovic. Mais je vous dérange [...] »

(Yann Quéffelec, *Les Noces barbares*, 1985)

Dans le premier de ces exemples, le narrateur ébauche la structuration d'un domaine — *ce qu'elle venait d'entendre* — pour aussitôt en sortir — *à peine un bruit* — et dans ce cas, *juste* ne convient pas. Dans le deuxième exemple inversement, *à peine* serait impropre car il amorcerait un mouvement de retrait convenant mal à une entrée en matière : seule la modalisation par *juste* garantit à la fois l'expression du souhait de l'énonciateur et la prise en compte par anticipation des éventuelles réticences du co-énonciateur. La frontière interne du domaine semble davantage propice à la négociation des places et des faces dans l'interaction que la frontière externe, qui fait la part trop belle à l'un des deux co-énonciateurs au détriment de l'autre. Telle est peut-être la raison du développement très net des emplois pragmatiques atténuatifs de *juste*, que nous nous proposons d'étudier dans un autre article à partir d'exemples d'interactions.

Quoi qu'il en soit, la confrontation de *à peine* et de *juste* nous a permis de montrer que ces deux adverbes ne sont absolument pas synonymes, que seuls quelques contextes particuliers autorisent à substituer l'un à l'autre et que l'analyse de cette différence sémantique profite de manière particulièrement heureuse du concept de frontière

notionnelle qu'elle contribue en retour à peaufiner en attestant, notamment, de l'épaisseur de cette frontière et de l'existence de deux points topologiques remarquables : son intersection avec l'intérieur strict (appelé pour faire bref bord interne) et son intersection avec l'extérieur strict (ou bord externe).

Références bibliographiques

- BAT-ZEEV SHYLDKROT H.,
2001, « Grammaticalisation, changements sémantiques et quantification », in G. Coll et D. Roulland, *Travaux du CERIC* 14 (« Grammaticalisation 2 »), Presses universitaires de Rennes, 11-34.
- BLANCHE-BENVENISTE C.,
2001, « *Juste et plein, tout juste et tout plein* », in H. Kronning et al., *Langage et référence. Mélanges offerts à Kerstin Jonasson à l'occasion de ses soixante ans*, Uppsala, *Studia Romanica Upsaliensa* 63, 65-74.
- CULIOLI A.,
1990, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations* (tome 1), Paris, Ophrys.
- CULIOLI A.,
1999, *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel* (tome 3), Paris, Ophrys.
- DUCROT O.,
1972, *Dire et ne pas dire*, Paris, Herman.
- LEEMAN D.,
2004, « L'emploi de *juste* comme adverbe d'énonciation », in P. P. Haillet, *Langue française* 142 (« Procédés de modalisation : l'atténuation »), 17-30.
- MELLET S. (dir.),
2008, *Concession et dialogisme. Les connecteurs concessifs à l'épreuve des corpus*, Berne, Peter Lang.
- MELLET S. & RUGGIA S.,
2010, « *Quand même*, à la croisée des approches énonciatives », in P. Danler et al. (éd.), *Actes du XXV^e Congrès international de linguistique et philologie romanes* (Innsbruck, 3-8 septembre 2007), Tübingen, Niemeyer, 201-209.